

LOUIS CODET

LA PETITE
CHIQUETTE

roman

nrf

GALLIMARD





LA PETITE
CHIQUETTE

ŒUVRES DE LOUIS CODET

nrf

CÉSAR CAPÉLAN

LA FORTUNE DE BÉCOT

LA PETITE CHIQUETTE

LOUIS L'INDULGENT

POÈMES ET CHANSONS

LOUIS CODET

LA PETITE
CHIQUETTE

roman

nrf

GALLIMARD

13^e édition

Il a été tiré de cet ouvrage, après impositions spéciales, cent neuf exemplaires in-quarto tellière sur papier vergé Lafuma-Navarre, dont neuf exemplaires hors commerce marqués de A à I, cent exemplaires réservés aux bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à C, et deux cent quarante-trois exemplaires sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont treize exemplaires hors commerce marqués de a à m, deux cents exemplaires numérotés de 1 à 200, et trente exemplaires d'auteur hors commerce numérotés de 201 à 230.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1925.

**A MES AMIS LOUIS BAUSIL,
DANIEL LANTRAC, EUGÈNE MONTFORT,
J'OFRE AVEC GRAND PLAISIR CES PAGES
OÙ REVIT MA JEUNESSE**

CHAPITRE PREMIER

Où Caboche revient à Montmartre et retrouve son logis ; et pourquoi il médite devant l'armoire à glace ; et comment il fait les plus sages projets du monde.

« Bonjour, Montmartre !... Bonjour, Montmartre !... Ah ! Ma bonne vie de rapin va donc recommencer !... » se disait Caboche.

Caboche rentrait à Montmartre, ce matin d'automne, 17 octobre... Il pleuvait. C'était une pluie délicieuse.

Le fiacre qui le conduisait s'arrêta brusquement place Constantin-Pecqueur — cette petite place ombragée de platanes qu'on trouve en montant la rue Caulaincourt.

— On ne peut pas grimper plus haut ! Arrangez-vous !... grommela le cocher.

Hein, ce cocher ?... Était-il assez *cocher de Paris*?... Merveilleux !...

Caboche sauta sur le trottoir :

— Mais voilà qui est parfait ! dit-il à son cocher. Veuillez m'aider, mon ami, à porter jusque chez moi mon bagage : c'est à deux pas !...

En effet, Caboche logeait non loin : il habitait rue Saint-Vincent.

La rue Saint-Vincent est une petite rue roide et tortueuse, qu'on voit déboucher dans un coin de la place Constantin-Pecqueur. Cette ruelle est faite comme une rue de village : on y trouve de vieilles maisons avec des volets à losange, et des jardins dont les vieux murs supportent de vieux réverbères. On passe devant le portail grillé d'un cimetière à l'abandon ; et, à mesure qu'on s'élève, on regarde aussi monter, dans le ciel, la blanche coupole du Sacré-Cœur.

C'est une petite rue comme une rue de village — avec, en plus, un certain air sinistre... mais qui n'est pas pour déplaire.

Le cocher portait sur l'épaule la malle de Caboche, une légère malle d'osier. Et Caboche poussait devant lui sa bicyclette.

Il s'arrêta devant sa maison.

Il prit la clef dans sa poche, et il ouvrit, et il entra.

Oui, qu'il est doux de rentrer chez soi, — après des jours !... On rentre chez soi avec assurance et du pas d'un maître ; on dit : « C'est moi. Et je reviens. » Mais pourtant on sent qu'on s'étonne, et l'on regarde.. l'on regarde... entre ces murs que l'on a ornés de ses

mains... On retrouve tout et l'on avait tout oublié : et l'attitude de ce fauteuil et le dessin de ce paravent, et la grosse rose de cette assiette... Comme il est étrangement doux de revoir, en rentrant chez soi, les formes et couleurs des choses familières, et que notre passé reprenne sa fraîcheur ! Quelle est cette Belle au bois dormant que l'on réveille ?...

Caboche bourra une pipe et s'étendit de tout son long sur son divan ; de là il promenait les yeux parmi son atelier.

Tout était propre : la femme de ménage, comme il le lui avait écrit, était venue la veille et avait nettoyé.

Caboche regardait. Il regardait ses vieux petits fauteuils Louis XVI : ceux-là sortaient de l'Hôtel des Ventes ; quelle tempête, ce jour-là !... Il regardait sa table et ses papiers, ses livres, sa tête de mort... Et son paravent japonais, dont les feuillets de satin bleu étaient semés de hérons d'or...

Son armoire normande en vieux-chêne, couronnée de ses faïences et de ses cruches ; et sa chasuble en soie vieux-rose, à frange d'argent, qui était étalée sur le mur, à côté de la guitare...

Et, sur cette chaise, son poisson volant, que l'ami Edgar lui avait donné : un poisson volant desséché, semblable à une outre épineuse...

Et il regardait même avec attendrissement son poêle : un petit poêle ventru, accroupi, dans un coin, sur trois pattes. Ce petit poêle conservait, lorsqu'il était éteint, une singulière couleur rougeâtre, et il semblait toujours ronfler.

Enfin, ayant considéré toutes choses dans son atelier, Caboche quitta son divan.

Il entra dans sa chambre ; il regarda son lit ; et il se souvenait d'y avoir fait l'amour.

La chambre de Caboche était toute petite et toute blanche, comme une cellule de couvent. Elle ne renfermait qu'un lit de cuivre, et une planchette, où il posait sa lampe le soir.

Caboche revint dans l'atelier. Il ouvrit la porte vitrée, et renoua connaissance avec son jardin.

Il en fit le tour ; ce fut vite fait ; le jardin de Caboche ne contenait que deux arbres et un rond de gazon qu'entourait une allée.

« Ah ! Reste encore ma cuisine ! Il faut entrer dans ma cuisine !... »

Il y avait dans cette cuisine un meuble étrange : il y avait une armoire à glace, entre l'évier et le fourneau.

« Tiens, c'est vrai, mon armoire ! Je l'avais oubliée !... »

Caboche retrouvait son armoire ; il se souriait dans la glace : que de souvenirs !... Il se demandait : « Qui me dira pourquoi j'ai acheté cette armoire ?... Cela, jamais je ne le saurai !... »

Et il songeait au temps passé, il se revoyait débarquant à Paris et faisant ses débuts dans la vie de rapin...

Caboche n'était pas né Caboche, il l'était devenu. Il était né Henri Faucher.

A dix-sept ans, Henri Faucher déclara tout net à son père qu'il désirait venir à Paris pour faire de la peinture. M. Faucher, son père, médita là-dessus ; c'était un homme doux et prudent, qui vivait de son bien, en Poitou, s'occupant à chasser et surveillant ses terres. Il répondit au jeune Henri que les beaux-arts étaient sans doute le plus noble des passe-temps, mais une profession aléatoire : « C'est du dessert », faisait-il avec un sourire.

Il fallut donc qu'Henri reprit en maugréant le chemin de Poitiers, où il avait accompli ses études. Il fut étudiant en droit.

Cependant, le jeune Henri avait songé : nul ne peut m'empêcher de faire de la peinture !...

Et, en effet, il dessinait et il peignait ; et l'on eût dit, à le voir passer dans la rue, que c'était déjà un rapin, un rapin de Paris. Il possédait une canne torse, une cape, un feutre à larges bords et une pipe culottée.

Il était robuste et joyeux garçon ; il fréquentait dans un gymnase où il comptait parmi les meilleurs ; il courait même au vélodrome. Il allait le soir à la brasserie et buvait bien.

Il ne s'attachait point aux femmes. D'ailleurs, il avait une devise : *Pas d'habitudes, pour être heureux !*... Or, une maîtresse, n'est-ce pas le réceptacle et le jardin de nos habitudes les plus pernicieuses ?

Quant à ses examens de droit, il était refusé en juillet et n'était point reçu en novembre.

Au bout de deux ans, M. Faucher fit tonner une grande colère, et sermonna son fils, dans la biblio-

thèque, jusqu'à une heure du matin. Mais, par bonheur, le lendemain, M. Faucher se mit à rire, car son humeur était changée. Et le jeune Henri, victorieux, récompensé de sa patience, vint enfin à Paris, pour faire de la peinture.

Ah ! quel plaisir, le premier jour où, selon ses fonctions de *dernier nouveau*, il bourra le poêle !...

Il y était, il était peintre ; il était élève d'un vrai atelier, de l'atelier Bernard-Lomond, boulevard de Clichy, à Montmartre !...

Et il découvrit sur la Butte cette petite maison de la rue Saint-Vincent, qui l'enchantait ; voilà, disait-il plaisamment, mon hôtel, l'hôtel du baron Faucher. Il s'y installa, il se mit dans ses meubles.

Or, c'était en ce temps que Caboche — car il se nommait Caboche à présent, — c'était en ce temps que Caboche avait acheté cette armoire à glace, qui se trouvait dans sa cuisine ; quelle étrange histoire !...

Caboche était allé commander cette armoire chez un fabricant de meubles du faubourg Saint-Antoine.

Il avait choisi le bois — du noyer — et le modèle ; on avait débattu le prix.

L'armoire à glace lui fut livrée ; Caboche la plaça dans son atelier — car il n'y avait point de place dans sa petite chambre — et pendant une quinzaine de jours il se sentit très fier de son armoire à glace.

Puis, au bout de quinze jours, un doute l'effleura : cette armoire à glace, dans l'atelier d'un peintre, lui paraissait un peu choquante. « Au fond, pourquoi ai-je acheté une armoire à glace ?... se demanda-t-il.

Oui, c'est utile, si l'on veut ; mais c'est un meuble un peu baroque, pour un artiste ; et j'ai eu là une drôle d'idée. »

La vérité le travaillait ; un beau matin, en s'habillant, il ressentit soudainement toute la honte d'avoir dans son atelier une armoire à glace.

« C'est le meuble le plus bourgeois et le plus hideux qui soit sur la terre ; et j'étais fou, se dit-il, quand j'ai fait cette acquisition. »

Le rouge au front, et sans perdre de temps, il débarrassa les rayons ; puis il traîna cet objet de honte dans la cuisine ; et elle y fut établie entre l'évier et le fourneau.

Voilà pourquoi Caboche, debout dans sa cuisine, se demandait, en souriant, une fois encore : « Qui me dira pourquoi j'ai acheté cette armoire ?... Je ne le saurai jamais !... »

« Eh ! se dit-il, je l'ai achetée, sans doute, parce que c'était, précisément, un acte absurde, et tout à fait contraire à mon génie ?... Le caractère d'un homme n'est pas chose absolue ; on sort quelquefois de son caractère... Tel individu, qui est de mœurs austères, se livre un soir secrètement à une débauche inexplicable ; tel autre, notoirement avare, a, une fois, sans qu'on sache pourquoi, un mouvement de prodigalité... On cite des gens lâches et couards en toute occasion, sauf certain jour où — crac ! — ils se conduisent en braves... On sort quelquefois de son caractère ; voilà qui est normal, et indéniable !... »

Et c'est ainsi que moi, Caboche, qui suis artiste, qui tiens les bourgeois en mépris, j'ai acheté une armoire à glace quand je me suis installé chez moi l... »

Caboche se disait encore :

« Elle est le symbole de mon origine provinciale ; et c'est un monument de ma naïveté... »

Quand il eut achevé cette méditation devant son armoire, Caboche se déshabilla, et, nu dans son tub, il s'arrosa abondamment de la nuque jusqu'aux talons.

Il était amateur enthousiaste d'eau froide ; il se rattachait, pour la médecine, à l'école du docteur Kneipp : cet abbé allemand qui a tant prôné l'hydrothérapie, et vous exhorte notamment à marcher pieds nus dans l'herbe mouillée.

Ensuite Caboche fouilla dans sa malle, et en retira son costume de velours.

Un costume de velours bleu ; veste à boutons de nacre grise, qui s'agrafait autour du cou comme un dolman, et pantalon de forme bouffante, serré aux chevilles. Tout l'an dernier, à l'atelier, Caboche avait porté ce costume, qui était donc quelque peu usé ; mais cette usure, ayant fané le bleu du velours, ravissait les yeux de Caboche. « Quelle jolie teinte a mon costume, cette année ! se disait-il. Quelle douceur !... »

Lorsqu'il fut habillé, il posa sur ses cheveux noirs un chapeau de feutre aux larges ailes.

Et, cela fait, il soupira d'aise : il se sentait, pour ainsi dire, rentré dans sa peau.

Mais, alors, levant en l'air le doigt index : « N'oublions pas, se dit Caboche, que nous avons deux grands projets à accomplir !... »

Car, en se promenant dans les bois et les prés, sur les rives de la Charente, Caboche avait élaboré, pendant ces dernières vacances, deux grands projets selon lesquels il entendait se gouverner.

Le premier n'avait rien que de simple : c'était de travailler avec rage, à l'atelier, afin d'acquérir, pendant cette seconde année, du métier.

Quant au second, chose délicate : il s'agissait de trouver une femme.

Une femme. Pas une maîtresse, non ; une femme.

Une femme chez qui l'on pût aller, de temps en temps, passer la nuit ; une petite femme agréable, avec laquelle on pût sortir ; une femme qui vous dispensât de vadrouiller et de courir de tous côtés. Pas une maîtresse qu'on a tout le temps sur le dos ; qu'il faut, du reste, entretenir ; et avec laquelle on se trouve lié par maintes obligations.

Connaître une femme, une femme gentille. Pour bien travailler, à Montmartre, il faut connaître une femme.

Cette idée-là était la grande idée de Caboche, l'idée nouvelle de la rentrée. Il s'était rendu compte que vraiment, l'an dernier, il avait perdu tout son temps en vadrouilles.

D'ailleurs il est à remarquer que la vieille devise de Caboche, sa devise fondamentale : *Pas d'habitudes*

pour être heureux !... pouvait fort bien se concilier avec son projet. Caboche voulait trouver une femme parce qu'il craignait de contracter des habitudes de vadrouilles. Le raisonnement était subtil, possible !... mais la chose vraie.

Cependant Caboche était dans la rue. Il allait revoir les copains, à l'atelier.

Coiffé de son large chapeau, vêtu de son joli velours, et la pipe aux dents, il dégringolait lestement par les rues de la Butte.

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Volumes parus :

- Balzac** : La Comédie Humaine (10 vol.)
- Baudelaire** : Œuvres complètes
- Beaumarchais** ; Théâtre compl. - Lettres
- Bossuet** ; Oraisons funèbres - Panégyriques
- Cervantes** ; Don Quichotte - Nouvelles exemplaires
- Chateaubriand** ; Mémoires d'Outre-Tombe (2 vol.)
- Chénier** ; Œuvres complètes
- Claudel** ; Théâtre (2 vol.)
- Corneille** ; Théâtre compl. (2 v.)
- P.-L. Courier** ; Œuvres compl.
- Descartes** ; Œuvres et Lettres
- Diderot** ; Œuvres
- Dostoïevski** ; Œuvres (I. : *Crime et Châtiment - Journal de Raskolnikov - Les Carnets de Crime et Châtiment - Souvenirs de la Maison des Morts* - II. : *Les Frères Karamazov - Les Carnets des Frères Karamazov - Nietotchka Niezvanov*)
- Flaubert** ; Œuvres (I. : *La Tentation de saint Antoine - Madame Bovary - Salammbô* - II. : *L'Éducation sentimentale - Trois Contes - Bouvard et Pécuchet*)
- Gide** ; Journal (1889-1939)
- Gide** ; Anthologie de la Poésie française
- Goethe** ; Théâtre complet
- Hugo** ; Œuvres (I. : *La Légende des Siècles - Dieu - La Fin de Satan* - II. : *Les Misérables*)
- La Bruyère** ; Œuvres complètes
- Las Cases** ; Le Mémorial de Sainte-Hélène (2 vol.)
- Laclos** ; Œuvres complètes
- La Fontaine** ; Œuvres complètes (2 vol.)
- La Rochefoucauld** ; Œuvres complètes
- Machiavel** ; Œuvres complètes
- Mallarmé** ; Œuvres complètes
- Malraux** ; Romans
- Marivaux** ; Œuvres (I. : *Romans* - II. : *Théâtre complet*)
- Mérimée** ; Romans et Nouvelles
- Michelet** ; Histoire de la Révolution française (2 vol.)
- Molière** ; Œuv. compl. (2 vol.)
- Montaigne** ; Essais
- Montesquieu** ; Œuvres complètes (2 vol.)
- Moyen Age** ; Historiens et Chroniqueurs
- Moyen Age** ; Poètes et Romanciers
- Moyen Age** ; Théâtre, Jeux, Sapience
- Musset** ; Œuvres complètes (I. : *Poésies* - II. : *Théâtre* - III. : *Prose*)
- Nerval** ; Œuvres (I. *Poésies, Prose, Correspondance*)
- Pascal** ; Œuvres
- Péguy** ; Œuv. poétiques compl.
- Platon** ; Œuvres compl. (2 vol.)
- Plutarque** ; Les Vies des Hommes illustres (2 vol.) Trad. d'Amyot
- Edgar Poe** ; Histoires (Édition collective) Trad. de Baudelaire
- Rabelais** ; Œuvres complètes
- Racine** ; Œuvres complètes (I. : *Théâtre, Poésies* - II. : *Prose*)
- Retz** ; Mémoires
- Rimbaud** ; Œuvres complètes
- Ronsard** ; Œuv. compl. (2 vol.)
- Rousseau** ; Les Confessions - Rêveries
- Saint-Simon** ; Mémoires (3 vol. parus)
- Sainte-Beuve** ; Premiers Lundis - Portraits littéraires - Portraits de Femmes (2 vol.)
- Shakespeare** ; Théâtre complet (2 vol.)
- Stendhal** ; Œuvres (I. : *Armance - Le Rouge et le Noir - Lucien Leuwen* - II. : *La Chartreuse de Parme - Chroniques italiennes - Lamiel - Romans et Nouvelles*)
- Tolstoï** ; Œuvres (I. : *La Guerre et la Paix* - II. : *Anna Karénine - Dossier d'Anna Karénine - Résurrection - Dossier de Résurrection*)
- Verlaine** ; Œuv. poétiq. compl.
- Vigny** ; Œuv. complètes (2 vol.)
- Voltaire** ; Romans et Contes